

—Un peu, je l'avoue.
 —Folle ! Mais qu'ai-je jamais fait pour t'inspirer de l'effroi ?
 —Rien, maître, c'est vrai : mais on m'a appris à vous craindre.
 —Qui cela ?
 —Ceux qui comme moi vous appartiennent.
 —Suis-je donc méchant, mauvais pour eux ?
 —Oh ! non pas, mais vous êtes le maître.
 —Et, parce qu'ils sont esclaves, ils tremblent... Oh ! les lâches ! Gomez et mon père ont raison : ce ne sont point des hommes ; ils n'ont ni âme ni cœur, comme toi, comme vous tous.... Mais réponds-moi donc ? fit Sanchez en se promenant avec agitation de long en large.

Lakhmi était terrifiée par cette colère dont elle ne soupçonnait point la véritable cause. Elle fit un effort et parvint à murmurer sans trop savoir ce qu'elle disait :

—Le maître a raison : je ne suis qu'une pauvre esclave, je n'ai point le droit d'avoir du cœur.

Ces paroles jetèrent le marquis dans un autre ordre d'idées.

—Et si on te donnait ce droit ! s'écria-t-il. Voyons, sois franche, si demain tu étais libre ?

—Libre !... à quoi bon ?

—A te prouver que je ne veux en rien contraindre tes sentiments... Qui aimerais-tu ?

Lakhmi hésita.

—Serait-ce moi ?

L'esclave prit cette question pour un défi.

—Jamais ! s'écria-t-elle avec un accent d'une extrême sincérité d'effroi.

—Misérable ! fit Sanchez en levant sa cravache.

Lakhmi se courba pour recevoir le coup ; l'aspect de ses belles épaules retint Sanchez, qui, honteux de sa brutalité, sortit précipitamment de la case dans un état d'exaltation difficile à décrire.

Cette nuit là les jaguars eurent fort à faire. Gomez en tua un et Sanchez en tua deux.

DOMINIQUE

En répondant : " Jamais ! " au marquis lorsqu'il lui avait demandé si, libre, elle l'aimerait, Lakhmi n'avait point menti, car depuis longtemps déjà son cœur ne lui appartenait plus.

C'était une âme tendre que la sienne, ayant un impérieux besoin d'affection.

Simple et sans coquetterie, ignorant sa beauté et l'irrésistible pouvoir de ses charmes, elle considérait les simples façons d'agir de Sanchez comme de capricieuses subjections que sa condition d'esclave lui faisait un devoir de supporter docilement.

Trop persuadée de l'infériorité de sa race, ses préjugés et son innocence l'empêchèrent de deviner ce qui se passait dans l'âme du jeune homme.

Les brutales boutades de ce dernier attristaient Lakhmi sans l'émouvoir, et tout dans la conduite du marquis lui semblait puéril et inexplicable.

Moins chaste, elle eût compris qu'il disposât d'elle à son gré comme d'une chose qui lui appartenait toute entière ; mais son âme pure ne pouvait se douter qu'elle eût inspiré une passion sérieuse, et, l'eût-elle fait, par impossible, que jamais la pensée hardie d'oser partager cette passion ne lui serait venue à l'esprit.

Elle en aimait un autre, du reste, mais d'un amour aussi pur que son âme, aussi virginal que sa beauté.

Celui qui occupait ce cœur si naïf et si sincère était un jeune mulâtre, beau comme Lakhmi et esclave du marquis comme elle.

Il se nommait Dominique.

Nés tous deux à l'habitation, Lakhmi et Dominique y avaient grandis ensemble ; leurs esprits s'étaient ouverts en même temps ; ils avaient ressenti les mêmes impressions à la même heure, partageant leurs joies et leurs peines ; et, sans lire encore dans leur cœur, ils ressentirent l'un pour l'autre une affection sans bornes.

Le soir, dès que, par l'ordre de Gomez, l'heure du repos avait sonné, ils s'éloignaient tous deux de l'habitation et allaient, les mains dans les mains chercher la solitude et le silence, afin de pouvoir se mettre à l'aise à de douces et longues causeries.

Ils trouvaient à ces entretiens un bonheur chaste et calme comme le mutuel amour qu'ils avaient l'un pour l'autre sans se l'être jamais avoué.

Lakhmi croyait aimer Dominique comme un frère, et celui-ci ne s'était jamais demandé pourquoi, lorsqu'il était près d'elle, son cœur battait si fort et pourquoi la voix de son amie le faisait tressaillir, pourquoi lorsqu'il n'était plus là, son souvenir l'occupait seul, et pourquoi enfin, lorsqu'elle était partie, il respirait avec volupté à la place qu'elle venait de quitter, comme si tout l'air qui s'y trouvait avait passé par les lèvres de la jeune fille avant d'arriver aux siennes.

Entre eux point de craintes, point de ces riens dont nous avons peuplé l'amour ; la sincérité et l'innocence du mulâtre et de son amie les excluaient tous.

Dominique eût donné sa vie pour épargner une larme à Lakhmi, et celle-ci eût fait de même pour éviter à son ami le moindre chagrin.

Leur amour était une sorte d'harmonie qui s'élevait de leurs cœurs innocents comme l'encens monte à Dieu.

Aucune mauvaise pensée ne l'avait terni ; ils s'aimaient comme les fleurs croissent, à leur insu.

Un jour vint cependant où le jeune mulâtre découvrit le genre d'affection que lui inspirait sa compagne.

Ce fut Sanchez qui, sans s'en douter, dessilla les yeux du mulâtre.

Voici comment :

Plusieurs scènes aussi bizarres que celle à laquelle nous avons assisté entre le maître et l'esclave se succédèrent.

Lakhmi, toujours ignorante de l'amour tracassier de Sanchez, continua à chercher vainement la cause de sa conduite et conserva vis-à-vis du jeune homme toute la froideur de sa respectueuse soumission.

La constante présence du jeune marquis dans la case de Lakhmi ne tarda pas à être remarquée par Dominique.

Il questionna la jeune fille.

Lakhmi ne savait point mentir, et, du reste, pourquoi l'eut-elle fait ?

Son récit fut une révélation véritable pour celui qui l'écoutait ; une secrète intuition lui fit deviner ce qui se passait dans l'âme de Sanchez. Dominique, qui n'avait jamais lu dans son propre cœur, lut instantanément dans celui de son maître comme dans un livre ouvert.

L'âme a de ces révélations subites, écloses d'un mot, d'un signe, voiles déchirés qui découvrent tout un horizon de lumière.

Le mulâtre se dit d'abord que la conduite du maître n'était point ordinaire et qu'elle révélait une sorte de haine remplie de contrastes affectueux dont il sonda la cause.